

Paul Verlaine



*Poésies
religieuses*

Paul Verlaine

Poésies religieuses

Préface de J. K. Huysmans



Publié par Good Press, 2022

goodpress@okpublishing.info

EAN 4064066076726

TABLE DES MATIÈRES

A LA MÊME LIBRAIRIE

PRÉFACE DE J.-K. HUÏSMANS

SAGESSE

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

IX

X

XI

XII

XIII

XIV

XV

XVI

XVII

XVIII

II

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

IX

X

XI

XII

XIII

XIV

XV

XVI

XVII

XVIII

AMOUR

PRIÈRE DU MATIN

ÉCRIT EN 1875

UN CONTE

BOURNEMOUTH

THERE

UN CRUCIFIX

UN VEUF PARLE

IL PARLE ENCORE

SAINT GRAAL

ANGÉLUS DE MIDI

A VICTOR HUGO

SAINT BENOIT-JOSEPH LABRE

PARABOLES

SONNET HÉROIQUE

PENSÉE DU SOIR

BONHEUR

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

IX

X

XI

XII

XIII

XIV

XV

XVI

XVII

XVIII

XIX

XX

XXI

XXII

XXIII

XXIV

XXV

LITURGIES INTIMES

ASPERGES ME

AVENT

NOËL

SAINTS INNOCENTS

CIRCONCISION

ROIS

KYRIE ELEISON

GLORIA IN EXCELSIS

CREDO

ASCENSION

VENI, SANCTE...

JUIN

SANCTUS

IMMACULÉE CONCEPTION

DÉVOTIONS

AGNUS DEI

TOUSSAINT

IN INITIO

VÊPRES RUSTIQUES

COMPLIES EN VILLE

PRUDENCE

PÉNITENCE

OPPORTET HÆRESES ESSE

FINAL

VERS POSTHUMES

ACTE DE FOI

PAQUES

ASSOMPTION

PRIÈRE

LE CHARME DU VENDREDI SAINT

II

EX IMO

A LA MÊME LIBRAIRIE

Table des matières

CHARLES MORICE

Du sens religieux de la poésie. Un 3 fr.
volume grand in-18 »»

Paul Verlaine. *L'Homme et l'Œuvre.* 3 fr.
Un volume in-18 Jésus 50

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE LIVRE:

*15 exemplaires sur Hollande Van Gelder, numérotés de 1
à 15*

PRÉFACE DE J.-K. HUÏSMANS

Table des matières

Mon intention n'est pas, en ces quelques pages, de parler, au point de vue littéraire, de l'œuvre de Verlaine. Cette étude a été mainte fois faite et, moi-même, il y a bien longtemps, en 1884, dans «A Rebours», alors que personne ne se souciait de l'écrivain disparu dans une tourmente, j'ai noté et tâché d'expliquer l'œuvre singulière de cet homme qui, après Victor Hugo, Baudelaire et Leconte de Lisle, est un de ceux dont l'influence fut la plus décisive sur la génération des poètes de notre temps.

Aujourd'hui, à propos de ce recueil de vers exclusivement religieux, extraits des volumes de «Sagesse», d'«Amour», de «Bonheur», de «Liturgies intimes» auxquels sont jointes

quelques pièces posthumes, je voudrais simplement m'occuper de Verlaine, au point de vue catholique, essayer de dissiper le malentendu qui existe entre lui et les fidèles restés défiants pour sa personne et pour ses livres, faire comprendre, si cela était possible, qu'il ne fut pas l'impénitent pécheur qu'ils présument, affirmer enfin que l'Église a eu en lui le plus grand poète dont elle se puisse enorgueillir, depuis le Moyen-Age.

Unique, en effet, à travers les siècles, il a retrouvé ces accents d'humilité et de candeur, ces prières dolentes et transies, ces allégresses de petit enfant, oubliés depuis ce retour à l'orgueil du paganisme que fut la Renaissance.

Et cette ingénuité presque populaire, cette contrition si vraiment touchante, il les a traduites dans une langue étrangement évocatrice, avec ses détours et ses ellipses, une langue très peu compliquée et très bistournée, à la fois, usant de rythmes nouveaux ou rajeunis, achevant, après Victor Hugo et de Banville, de rompre les anciens gaufriers de la métrique, pour y substituer des moules d'une forme très particulière, des estampes très spéciales, aux touches à peine appuyées, aux empreintes tout juste perçues.

Parti, de ses premiers essais, de Baudelaire et de Leconte de Lisle, en quelques poèmes de Banville et, pour l'expression un peu mièvre de certaines doléances de sentiments humains, de M^{me} Desbordes-Valmore qu'il admirait peut-être plus que de raison, Verlaine n'avait pas tardé à secouer l'inévitable joug des débuts et sa personnalité s'était résolument attestée «lorsqu'il avait su exprimer de délicieuses confidences, à mi-voix, au crépuscule; seul, il avait su laisser deviner certains au-delà

troublants d'âme, des chuchotements si bas de pensées, des aveux murmurés, si interrompus que l'oreille qui les percevait demeurait hésitante, coulant à l'âme des langueurs avivées par le mystère de ce souffle plus deviné que senti».

Et je citais en exemple, à la suite de ces lignes d'«A Rebours», une strophe célèbre maintenant des «Fêtes galantes». L'on pourrait y ajouter le sonnet des «Poèmes saturniens» «mon Rêve familial» dont le tercet final est une décisive merveille:

Son regard est pareil au regard des statues
Et pour sa voix lointaine et calme et grave, elle a
L'inflexion des voix chères qui se sont tues.

Mais il n'a point usé que dans ses pièces profanes de ce mode d'enchantement; nous le retrouvons dans «Sagesse», au cours même des vers compris dans le présent volume.

Et l'air a l'air d'être un soupir d'automne
Tant il fait doux par ce soir monotone
Où se dorlote un paysage lent.

Et ceux-ci encore:

C'est vers le Moyen-Age énorme et délicat
Qu'il faudrait que mon âme en panne naviguât
Loin de nos jours d'esprit charnel et de chair triste.

Ne dégagent-ils pas les derniers vers de ces deux tercets une sorte de langoureuse consommation et de mélancolique vertige qui agit de même qu'une incantation dont l'occulte sortilège nous échappe? Évidemment, Verlaine est de tous les poètes celui qui est allé jusqu'aux extrêmes confins de la poésie, là où elle s'évapore et où l'art de la musique commence.

Victor Hugo, Théophile Gautier, Leconte de Lisle, de Banville, pour en citer quatre, se sont avancés, eux,

jusqu'aux limites de la littérature et ont atteint la frontière de la peinture. Leurs mots peignent, suggèrent, mieux peut-être que les couleurs matérielles des peintres, les teintes et les lignes. Verlaine par une autre route a rejoint les douaires de l'art musical qui, plus éloquent par la force de son expression, pour traduire les cris de la douleur et de la joie, de l'admiration et de la crainte, est aussi, à cause même de ses contours imprécis et flottants, plus apte que la poésie à exprimer les sensations confuses de l'âme, ses vagues appétences, ses fugaces aises, ses subtils tourments.

La personnalité de Verlaine était entière déjà dans ses premiers livres; il l'a gardée intacte après sa conversion; il a mis au service de son repentir cette forme acquise et qui était toute prête et plus appropriée que toute autre pour narrer les attendrissantes douceurs des Retours et il a pu présenter ainsi à Celui qui pardonne un bouquet de fleurs mystiques d'un tel arôme qu'il faut, pour en découvrir un autre aussi délicieusement odorant, remonter au temps de François Villon et aussi de Gaston Phoëbus, de ce comte de Foix dont les prières sont de si familières excuses et de si touchantes plaintes.

Je n'ai pas à raconter ici la vie de Verlaine; il l'a décrite, en partie, lui-même, dans le verbiage d'une prose plus incorrecte encore que badine; il suffit de noter que dans l'une des plus sinistres crises de son existence, il se convertit.

Cette conversion qui eut lieu, pendant sa détention à la prison de Mons, il l'a relatée dans un volume intitulé «Mes Prisons».

«Jésus, dit-il, comment vous y prêtes-vous pour me prendre? ah!

«Un matin, le bon directeur lui-même entra dans ma cellule:

«Mon pauvre ami, me dit-il, je vous apporte un mauvais message; du courage, lisez.

C'était un jugement de séparation de corps et de biens prononcé contre lui en faveur de sa femme par le tribunal civil de la Seine.

Et Verlaine ajoute:

«Je tombai en larmes, sur mon pauvre dos, sur mon pauvre lit.»

Et, en une sorte de coup de fouet, la première stupeur passée, il se prosternait aux pieds du crucifix et, avec l'aide d'un brave prêtre, l'aumônier de la maison qui le confessa, il renversa de fond en comble sa vie.

C'est alors qu'il écrivit «Sagesse».

Sa peine d'emprisonnement purgée, il quitta la Belgique et revint en France. Le public ne le connaissait guère.— Personne ne se douta qu'une librairie catholique venait de faire paraître ce livre admirable, né dans une prison. «Sagesse» fut à peine mis en vente, si toutefois il le fut; son titre ne fut même pas inscrit sur les catalogues de la pieuse librairie qui se borna à mettre simplement sur la couverture sa marque et son nom. Puis, peu à peu ce recueil s'insinua dans le monde des lettres et fut lu par les profanes; les catholiques continuèrent de l'ignorer et lorsque, plus tard, quelques-uns s'aventurèrent à le lire, les bruits les plus

fâcheux couraient sur le compte du malheureux poète. On parlait d'ivrognerie, de fréquentations inavouables, de séjours dans des hôtels louches, de stages dans les hôpitaux; il n'en fallut pas davantage pour faire nier l'authenticité d'une conversion très réelle, pourtant, n'en déplaise à cette atrabilaire ganache du nom de Doumic qui ne veut y voir «qu'une forme de l'énervement, qu'un cas de sensualité triste».

Pourquoi ne pas le dire, la situation d'outlaw de Verlaine dans le monde des croyants qui ne l'a pas lu, dure encore. J'ai entendu de braves gens déplorer même que l'on osât s'entretenir de poésie religieuse à propos d'un homme qu'une autre acariâtre mazette, un sieur Mordau, médecin juif et monomane de la folie, représentait «comme un effrayant dégénéré au crâne asymétrique et au visage mongoloïde, un vagabond impulsif et un dipsomane qui a subi la prison pour un égarement érotique, un rêveur émotif, débile d'esprit, qui lutte douloureusement contre ses mauvais instincts et trouve dans sa détresse parfois des accents de plaintes touchantes, un mystique, dont la conscience fumeuse est parcourue de représentations de Dieu et de ses saints, un radoteur dont le langage incohérent, les expressions sans signification et les images bizarres révèlent l'absence de toute idée nette dans l'esprit».

Dans ce portrait où le médocastre allemand assouvit surtout sa haine contre les mystiques qu'il traite «d'ennemis de la Société de la pire espèce», il ressort malgré tout cette vérité que «Verlaine lutta douloureusement contre ses mauvais instincts». Oui, il a lutté; il a été, la plupart du

temps, vaincu; et après? quel est le catholique qui se croirait le droit de lui jeter la première pierre?

Et c'est à cela que j'en voulais venir, pour tâcher d'expliquer la bonne foi du poète et les difficultés matérielles qui surgirent lorsqu'il désira s'évader de cette geôle de vices qui le détint jusqu'à sa mort.

Verlaine, nous l'avons dit, s'est converti sous le coup d'une implacable souffrance; c'est un des moyens dont Dieu se sert le plus souvent pour ramener à lui les âmes. «La bonne souffrance», elle a été célébrée en de très émouvantes pages par un autre bon poète, François Coppée qui s'est, lui aussi, converti sous l'empreinte de la douleur, après une autre vie, par exemple!

La conversion de Verlaine fut donc entière. Il vécut alors dans sa cellule l'existence nouvelle des péchés déliés par le repentir et absous par le pardon; il ne fut plus le prisonnier mécontent des hommes mais le captif énamouré de Dieu; il éprouva les douceurs de cet été de la Saint-Martin de l'âme que le Seigneur réserve à la vieillesse rajeunie des siens; ce furent, pendant des semaines, des effusions de prières, des joies mouillées de larmes; comme tous les convertis, il fut gâté par la Vierge, roulé dans des langes de tendresse; il eut une avance d'hoirie sur les allégresses du ciel et il finit par juger la peine de sa détention trop courte. Aussi peut-on affirmer que sa résolution de vivre désormais honnêtement fut sincère.

Cette résolution, il l'a mal tenue, mais ses rechutes se comprennent pour peu que l'on veuille y réfléchir.

Personne ne fut plus mal armé que lui pour la lutte. Il était un grand enfant dont les accès de volonté ne durai-

point. Il était, avec cela, jusqu'à un certain point, inconscient, lorsqu'il avait bu; c'est là, disons-le, la véritable cause de ses malheurs; il était épris des vertiges que suscite l'ingestion de cette sorte d'eau de bain de Barèges anisé, qui s'appelle l'absinthe; elle décageait, en lui, hélas! une bête malfaisante livrée sans défense à l'Esprit du Mal. Il le déplorait, se jurait de ne plus reboire et il rebovait. Il n'eût pas certainement commis à jeun ces excès qui éloignèrent justement de lui sa femme et légitimèrent sa villégiature dans une maison de force. Pauvre Verlaine! en une page où il remâche les herbes amères du passé, il s'écrie: «cette absinthe, quelle horreur! quand j'y pense d'alors... et d'un depuis qui n'est pas loin, assez loin pour ma dignité, pour ma santé, pour ma dignité, pourtant plus encore, quand j'y pense vraiment!»

Il est évidemment facile pour les gens sobres de déclarer que l'on peut se guérir de cette maladie. Cela est possible, mais alors il aurait fallu que Verlaine vécût dans un autre milieu et cela, il ne le pouvait pas.

Si vous envisagez, en effet, sans parti-pris, sa situation, vous reconnaîtrez qu'il lui était bien malaisé de sortir de l'impasse où la misère l'avait acculé.

Il n'avait aucune fortune et était incapable de gagner son pain avec sa plume. Si beaux qu'ils soient, les volumes de vers n'alimentent point, à de rares exceptions près, leurs auteurs. Il écrivait, d'autre part, assez mal en prose et n'était nullement journaliste. Il ne pouvait donc songer à s'assurer la pâtée et le gîte, en plaçant des articles.

Il fallait alors, direz-vous, qu'il fît comme tant d'autres, qu'il exerçât une profession plus ou moins lucrative pour

subvenir à ses besoins? Eh! il a donné, après son retour de Belgique, des leçons! mais ce morne négoce fut bientôt arrêté par l'état précaire de ses jambes. Ravagé par les rhumatismes, il claudiquait, se traînait sur une canne, restait, pendant des mois, étendu sur le dos, n'avait en dernière ressource que l'hôpital, lorsque ses infirmités s'aggravaient trop.

La misère, d'autre part, l'obligeait à loger dans des hôtels indignes et à subir des promiscuités dont il devait presque se montrer reconnaissant. Les filles du peuple, si tombées qu'elles puissent être, ont très souvent bon cœur. Ses voisines de chambre prirent sans doute parfois pitié de cet impotent et, entre deux promenades, s'installèrent chez lui pour qu'il s'ennuyât moins. Il en était de même des bohèmes désœuvrés du quartier latin. Fiers de fréquenter un homme dont le nom était connu, ils tuaient le temps près de son lit; et c'étaient des prétextes à boire, encouragés peut-être par le crédit des tenanciers de ces sortes de bouges dont le bas est d'habitude occupé par un comptoir où se débitent des verres de folie liquide pour quelques sous.

Comment le malheureux eût-il fait pour se soustraire à ces jougs quasi charitables et comment, une fois sur pieds, eût-il pu repousser l'amitié de gens qui lui avaient rendu de petits services, alors qu'il était alité, dans l'impossibilité de se remuer?

Ses traverses viennent aussi de là; la tentation alcoolique et charnelle était trop proche, trop continue, pour qu'il n'y cédât point.

Il eût fallu l'arracher de ces guêpiers, mais on l'y rencontrait rarement seul et il était difficile de lui montrer sa déchéance dans ce milieu de ribotes dont le contact suggérait aussitôt, si peu bégueule que l'on fût, une idée de fuite. Quelques amis plus sûrs tâchèrent cependant de le sauver, mais ils furent assourdis par l'antienne sans cesse répétée des brindes; et, d'ailleurs, on doit l'avouer, sous la pression des vapeurs de l'absinthe, Verlaine était indocile et buté; non, ce qu'il eût fallu, c'eût été de trouver un prêtre, embrasé par l'amour des âmes, qui pût prendre de l'influence sur lui et l'accueillir, comme la brebis perdue, lorsque, ayant recouvré la raison et las de lui-même, il s'acheminait en boitant vers l'Église. Dieu ne lui a pas dispensé ce prêtre...

Et puis... et puis... le goût de la solitude qui l'aurait pu préserver de ces hontes, est rare même chez ceux dont l'existence est, et réglée et douce. C'est une chose bien frappante que de voir, chez les artistes surtout, combien peu peuvent rester seuls avec eux-mêmes dans une chambre. Le besoin de causer, de se divertir les obsède à un tel point qu'ils préfèrent la compagnie du premier venu au silence de l'isolement. Un peu de vanité aussi, sans doute, s'en mêle, le désir de briller entre confrères et d'étonner, le prétexte même, parfois plausible, de faire jaillir des idées et des expressions, en vue d'un travail à entreprendre, dans le ferraillement des controverses et l'escrime des mots.

Mais la solitude, excellente pour quelques-uns, est, il sied de l'ajouter, pernicieuse pour beaucoup d'autres. L'aurait-elle été pour Verlaine? il le croyait; dans un de ses livres, il

l'invective, déclarant «qu'elle porte malheur et est, par précellence, mauvaise, détestable, abominable conseillère».

Elle ne l'eût pas plus mal conseillé, en tout cas, que ce genre de monde qui l'entourait et au café et au lit!

Mais d'abord, nous l'avons expliqué, l'isolement dans un hôtel était—qu'il lui plût ou non—impossible; dans les garnis de bas étage où les infirmités vous clouent, dans la misère qui vous oblige à des crédits et à des emprunts, l'on subit plus sa destinée qu'on ne la fait.

Telle fut sa situation. Je n'ai pas à excuser ses passions malades, j'ai à dire simplement—puisque ce volume s'adresse exclusivement aux catholiques—que le pauvre Verlaine fut plus à plaindre qu'à vitupérer. Il fut d'autant plus à plaindre qu'il avait des réveils de conscience, des remords, qu'il souffrait de cette existence à jamais gâchée. Ah! soyez assurés qu'il n'était point, dans ses moments lucides, altier et céruléen! il pleurait de dégoût sur lui-même; peut-être même buvait-il alors, comme tant d'autres, pour oublier.

Il ne se reprenait vraiment qu'en prison ou à l'hôpital; là il était bridé; c'est dans ces géhennes qu'il a composé ses poèmes mystiques; et l'on en arrive à regretter—et pour lui et pour nous—qu'il n'ait pas été plus souvent séquestré; mais voilà un souhait dont il nous eût été, de son vivant, peu reconnaissant, je suppose.

Les catholiques savent maintenant à quoi s'en tenir. Ils ont affaire à un homme plus malheureux que coupable et qui mérite toute leur pitié. Il fut un peu, de même que Villon, le faune des mauvais gîtes, mais, ainsi que lui, il eut